



Adrien Girault

RABOT

RABOT

ADRIEN GIRAULT

RABOT

Éditions de l'Ogre

OGRE N° 2 I

© Éditions de l'Ogre, 2018
Couverture : © Arthur Pumarelli
Correction : Édith Noublanche

ISBN – 978-2-37756-005-9

Diffusion-distribution : Harmonia Mundi

www.editionsdelogre.fr
ÉDITIONS DE L'OGRE
110, rue Réaumur
75002 Paris

*À André, Christiane,
Colette et Jean.*

I

Je suis petit. Je ne marche pas encore. L'homme qu'est mon père est dans son fauteuil, chez ses parents. Ce sont les vacances, ce doit être les vacances puisque mon père est chez ses parents, ou bien ce ne peut qu'être le week-end. Le week-end, faire la route jusqu'à la maison de mes parents, c'est jouable. Le soir, ça ne l'est pas. Je rampe sur le tapis. Je barbouille des cris qui s'éteignent dans des bulles et des rires. Mes mains sont à angle droit de mes poignets. Comme je force pour avancer, la peau de mes genoux rougit sous mon pantalon de velours. Je perds un chausson. Je le remarque soudain avec ce froid au pied. Je me retourne, j'aimerais être déjà assez agile pour les demi-tours. Je ne suis pas encore assez intelligent ou assez grand pour les demi-tours à quatre pattes. Je regarde encore, puis je détourne la tête. Je me désintéresse du pied nu. Je me remets à regarder devant

moi, j'ai dû oublier. Je passe sous la table du salon. Je m'y arrête. Je garde la position des mains, des poignets et des genoux. Il fait sombre. La lumière n'est que sur les côtés de la table. J'ai le nez si près de la poussière que je peux l'attraper en reniflant. Mon père dans son fauteuil tourne la page de son journal. J'émerge de la table. Ma tête seule entre les barreaux d'une chaise. Rien ne se passe. Je contourne la chaise. Je sors entièrement de sous la table. Quelque chose sonne cinq fois. Quelque chose sonne cinq fois de nouveau. Je suspends mon avancée pour écouter. Quelque chose ne sonne plus. Des mains soulèvent mon pull, relèvent mon maillot de corps. Des mains chatouillent le bas de mon dos. Je ris. Je me remets à avancer et les mains ne me suivent pas. Je sens le bas de mon dos découvert. Je me cogne contre quelque chose de carré, un cube comme ceux avec lesquels je joue parfois. J'avisé le cube et les poils de chat dessus. Je contourne le cube. Mon père dans son fauteuil replie le journal. Mon père se lève. Il rajuste ses lunettes. Il les enlève et les colle contre son maillot de corps. Il souffle bizarrement avec sa bouche et contre les lunettes. Il les remet sur son nez. Je le regarde. Mon père passe un bras sous mon ventre. Je me retrouve allongé dans l'air, et puis à califourchon sur sa jambe, sur le fauteuil.

Je suis rentré du pain sans pain. C'est quand même un monde, je pestais en peinant sur les pédales de mon vélo, parce qu'on avait loupé le passage de la boulangère à la maison, tôt ce matin. Je forçais, mes épaules montaient et descendaient avec l'élégance d'un cheval de manège. Dehors, teinte neutre et triste. Ciel gris. Les nuages descendus jusqu'au sol. Les portes claquaient avec le vent et les feuilles se cabraient. J'ai rangé le vélo au sous-sol. L'arrivée de ma mère était prévue en fin de matinée. Elle avait déjà annulé plusieurs fois, prétextant le manque de courage pour la route, les intempéries. Cette fois-ci, elle ne nous a pas fait faux bond. Peu avant l'heure du déjeuner, elle a garé sa voiture le long des thuyas et, comme on ne se dépêchait pas pour venir l'aider à descendre les bagages, a klaxonné, une fois courte et une fois en laissant son poing enfoncé davantage sur le volant.

Ce serait idiot d'y aller avec un prélude. Les présentations, tout à l'heure. Dire que ça se joue à Beauregard pour le lieu-dit. La grande maison démesurément fleurie et le hangar attendant, assemblage de tôles. La pelouse soignée de près, les feuilles en un tas dans le pré à côté, avec des branches et des ordures pour y mettre le feu. Le panneau annonçant le village, directement en haut de la côte, jouxte la grande maison. Caracolons dans la cuisine aux casseroles de cuivre accrochées au mur. Elles font comme des chapeaux mal ajustés aux meubles faits main posés en dessous. La décoration, il n'y en a pas qui vaut la peine.

Sauf, peut-être, cette biche et ses babines clouées au mur, chassée ou industrielle. Un mur moutarde. Un sol carrelé de carreaux octogonaux. Trois autour de la table, la pièce se joue autour de la table, on dirait qu'on l'a d'abord amenée, puis que les fondations et le toit et la cuisine se sont greffés autour. C'est vous dire son rôle central, en plus de recevoir repas, paperasses, parfois dans un verre d'eau une petite marguerite qui bientôt courbe l'échine. En l'occurrence, c'est moi qui l'ai mise, la table, vu que c'est ma grand-mère qui cuisine. En la rangeant, j'ai trié et feuilleté les prospectus et leurs vastes sourires. On voit des types rayonnants, les jambes dans la boue, derrière un motoculteur. J'ai sélectionné les médicaments de ma grand-mère en fonction de l'ordonnance, les pattes de mouche à déchiffrer, et encore il y en a qui ne savent pas lire je me demande comment ils font. Je les ai déposés à côté d'un grand verre d'eau. Ma mère est venue. Elle a déchargé la voiture seule et elle appelle sa mère à travers la cloison. Je suis chargé de faire l'intermédiaire en haut de l'escalier. J'avertis ma grand-mère que je viens d'installer le couvert et en remontant elle me tend le saladier.

Mamie, moi. Ma mère en attente. Et la table. Évidemment, manies obligeant, chacun s'assoit sur sa chaise, à sa place, dont l'assise en paille est recouverte d'un tablier rouge. De quoi on parle ? De ma mère. On râle. Elle nous fait encore attendre, allées et venues salle de bains chambre, le plat est froid. Il y a un film comme ça

où la fille et la mère en sont à se battre, à gueuler de maladresse et d'amour mal dit, elles s'insultent, crient. Les serpents sont plus civils, mais c'est du cœur déballé, babines pendues et désespérées. J'arrive, j'arrive, annonce ma mère contre les remontrances, depuis la salle d'eau, on n'est pas aux pièces. J'ai super envie d'un barbecue, mais il paraît qu'il est trop sale, le temps de laver la grille, comme si ce n'était pas moi qui allais le faire. Et puis ma grand-mère a dit qu'il ne faisait pas assez beau pour un barbecue. Il y a des gens qui sont très stricts avec ça, ils ne savent pas que le feu prend par tous les temps.

J'échange mon assiette creuse pour une plate. Ma grand-mère s'assoit. Elle me tend un moule, goûte, goûte, mon petit, avec dedans un dessert aux cerises sorti du four laissé ouvert. La chaleur danse autour de l'ouverture. Elle s'inquiète, en faisant la grimace, qu'il n'ait pas l'apparence habituelle. L'attente permet vaisselle et essuyage des mazagrans, des couteaux à bout rond beurré, verres et cuillers engagés pour le petit déjeuner. Le préposé à l'éponge est censé économiser le produit – une goutte suffit – et l'eau à l'aide d'un récipient en plastique en bloquant son ruissellement dans le fond de l'évier ; le préposé au torchon, lui, prend garde de laisser intact le carrelage en essuyant au-dessus de l'égouttoir. Avant de me rasseoir, j'attrape la carafe et le poivre. Ma grand-mère appelle, elle tonne que c'est prêt et que c'est

toujours pareil, on a l'habitude mais ça ne s'arrange pas. C'est même de pire en pire. Ma mère arrive à table. Elle dit qu'elle nous avait prévenus de manger l'entrée sans elle, parce que pendant ces repas on mange trop, y a pas que la bouffe dans la vie, elle préférerait qu'on ait de la salade, quelque chose qui ne reste pas sur l'estomac. Ses cheveux sont raides et trempés. Elle sort de la douche. Son front sue. Elle tire sa chaise après avoir quitté son col roulé. Elle demande que j'éteigne la télévision maintenant qu'elle est là, qu'on s'entende au moins pour discuter. Je prends sur moi. J'obéis. J'attrape ma serviette que je coince au niveau de mon cou, comme font les enfants et les vieux.

Ma grand-mère est fatiguée d'une matinée à enfourner des brouettes de terre, poursuivie ou entrecoupée par la cuisson du bifteck. Creuser pour parvenir à la meilleure terre, la déposer aux pieds de toutes sortes de plantes sur la petite colline ceignant l'avant de la maison. Ma grand-mère dit que, puisqu'on a fini l'entrée, elle descend pour préparer la viande, elle dit un bon petit bif'. Tout ça cuit au sous-sol, parce que c'est plus pratique ; c'est moins salissant pour le cuivre des casseroles : cette huile, elle graisse, et la graisse, autant la laisser en bas. Ma mère s'insurge, il y a des plaques de gaz dans la cuisine en haut alors pourquoi on ne s'en sert pas, c'est vraiment le sommet de la maniaquerie. J'ai proposé d'aller m'en occuper, mais ma grand-mère a répondu t'occupe,

donc je n'ai pas à m'en occuper, seulement à choisir ma cuisson. Quand j'étais plus jeune, je prenais un malin plaisir à répondre entre saignant et à point. Là, je choisis saignant. Je le crie depuis l'escalier menant au sous-sol. Ma grand-mère fait déjà crépiter l'huile dans la poêle. Ma mère rouspète avec sa main qui soutient son visage, le coude sur la table. Sa tête remue sans que son coude bouge sur la nappe. Elle dit que c'est comme pisser dans un violon, et qu'à son âge on ne la changera pas. Ma grand-mère remonte. Elle explique que, finalement, il y a une deuxième entrée. Elle lancera les biftecks juste après, elle dit, faut qu'on comprenne qu'elle achète ces provisions pour nous, si c'est pas mangé c'est perdu, d'habitude une soupe un bout de fromage et au lit. Pour nous, c'est copieux. Ma mère dit, tu congèles, c'est fait pour, à chaque fois que je viens vous voir on est gavés comme des oies, j'en peux plus de toute cette bouffe. Ma grand-mère secoue sa tête, moi qui pensais vous régaler.

Je découpe des tranches de saucisson sur la grande planche en bois. La charcuterie vient de chez le boucher qui passe une fois par semaine avec son camion. Il klaxonne quand il est devant, comme la boulangère. Il ne faut pas le rater parce qu'il n'attend pas, il a l'âge de la retraite et attend un repreneur. Ma grand-mère dit qu'il met moins de cœur à l'ouvrage depuis qu'il part, mais c'est comme partout, déplore-t-elle, il est le seul dans le coin alors il n'y a plus qu'à faire avec. Tu en rajoutes,

juge ma mère, il n'est pas si mal aimable. J'imité l'accent paysan, la bouche pleine. Je ris. Personne ne relève, j'ai dû trop tirer sur la corde de cette blague. Je fais couler un monticule de sel sur la nappe et j'entreprends de le ponctionner par petites strates avec mon index mouillé de salive. Ma mère demande alors comment ça va. Je renvoie la balle direct. Elle égraine aussitôt ce que font de vagues connaissances, au marché la mère de, le fils de celui qui, par alliance. Je m'en cogne royalement, mais je n'ai pas eu le courage de le dire la première fois. Puis ma mère prend des nouvelles de mon travail, est-ce que ça me plaît ce truc de garde champêtre, si je ne veux pas me rapprocher, trouver quelque chose plus au sud. À mon âge, m'enterrer là, si ce n'est pas désolant. Je détourne la conversation. Je suis désolé comme elle. J'acquiesce, mais je dis que pour du provisoire je suis au grand air, je siffle au boulot si ça me chante, il n'y a pas à se casser la tête plus que ça, j'organise mes journées comme je veux, ailleurs je devrais subir un petit chefaillon relativement nerveux. J'ai des comptes à régler ici. Ça, je ne lui dis pas. Elle me rappelle, tu avais quand même des dispositions pour trouver mieux, tu as toujours eu des facilités avec les langues. Elle souhaite que je me tire d'ici, de la tristesse, de l'étroitesse de vue qui fait que je reste quand elle devrait faire que je parte. Elle ne voudrait pas que ça se termine en eau de boudin, que je me gaspille, et elle hausse épaules et sourcils. Elle ignore pour mon arrêt maladie. Faut juste qu'elle attende un peu

je me dis dans ma tête, attends un peu et tu vas voir. Je répète deux fois que je suis d'accord, car pour ma grand-mère on parle trop vite. Causez doucement, manière habile d'avouer sa surdité. Il faut articuler davantage. Je sens qu'elle décroche à chaque fois qu'elle baisse ses yeux vers l'assiette, ou essaie de ramener la conversation sur le repas, le saucisson, est-ce que ça ne manque pas d'une bonne bouteille. Quand je suis seul avec elle, déjà je la vois moins puisque j'accède directement, depuis l'extérieur, à ma dépendance du sous-sol, mais enfin elle comprend tout, je ne répète pas. Elle dit que le problème c'est quand tout le monde jacte en même temps. J'essaie de rapidement détourner la conversation. Je suis trop lent, ça ne loupe pas. Ma mère les offrira, les appareils auditifs, pas besoin de se casser la tête. Ma grand-mère écoute. Elle bouge légèrement sur sa chaise, se penche sur la table. Je ne suis pas à l'aise non plus. Ma mère avance sa tête comme une autruche vers moi, dis-lui toi, dis-lui, un chuchotement fort, mal joué. Je dis qu'une fois qu'on n'entend plus, le stade d'après on est coupé du monde, on se retrouve comme un con à l'imaginer seul dans son coin, au mieux par la fenêtre. Ma grand-mère recycle l'histoire de son copain de cartes, Claude Valeyrans, accessoirement récoltant de pommes de terre, les appareils il ne s'en sert qu'à l'intérieur, c'est bon à rien ces bouts de machin quand on jardine toute la journée, à part un bourdonnement dans les oreilles.